

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 28.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 12 JUILLET 1877

Décisions judiciaires concernant les journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

SOMMAIRE

Note de la rédaction.—Les Zouaves à Ottawa, par L. O. D.—Discours de M. Tassé au dîner des Zouaves.—Un discours-programme, par A. Gélina.—La récolte.—Choses et autres.—Histoire d'une colonie féodale en Amérique, par P. scal Poirier.—La Saint-Jean-Baptiste à Buckingham.—Souvenirs d'un pèlerinage à Sainte-Anne de Beupré, par J. D.—Nos gravures.—Avis.—Pensées.—Poésie : Le Château-Bigot, par W. Chapman.—Le portrait, par le comte de la Thèbe (suite et fin).—Montcalm et le Canada Français, par Benjamin Sulte.—La crise parlementaire en France.—Revue de la semaine.—Faits divers.—Les échecs.—Le jeu de Dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

NOS GRAVURES : La grève des journaliers du port ; Le grand incendie de Saint-Jean, N. B. ; L'incendie de Saint-Jean.

La *Minerve* a jugé à propos, à plusieurs reprises, dans le cours des dernières semaines, d'attaquer personnellement M. L. O. David au sujet d'articles publiés par lui récemment dans *L'Opinion Publique*. A cette occasion, nous croyons devoir déclarer que la rédaction de *L'Opinion Publique* approuve M. David de ne pas répondre aux attaques personnelles de la *Minerve* à son égard, mais elle n'en trouve pas moins ses attaques injustifiables, car elles ne peuvent être inspirées que par des sentiments de rancune condamnables.

LES ZOUAVES À OTTAWA

Les Zouaves arrivèrent à Ottawa, samedi, vers six heures. Ils furent reçus par un comité de réception, par toutes les sociétés françaises et irlandaises catholiques d'Ottawa, et salués à leur arrivée par une foule considérable. Ils étaient une centaine presque tous revêtus de leur uniforme militaire. La bande des Frères d'Ottawa, sous la direction de MM. Audette et Lamontagne, les accompagnait.

M. E. Tassé, ancien zouave et maintenant marchand estimé d'Ottawa, leur présentant une adresse au nom de la section d'Ottawa ; M. Higgins leur en présenta une au nom des Irlandais catholiques de la capitale, et M. le Dr. Taché, une troisième au nom de la population française.

La procession se mit en marche et accompagna les Zouaves jusqu'au collège d'Ottawa. Le corps de musique du collège, sous la direction remarquable du Rév. Frère Ballard, ouvrait la marche. Le costume des Zouaves, leur tournure militaire et distinguée, frappèrent tout le monde. Le fait est, qu'on voit rarement,

dans le service volontaire ou régulier, une pareille réunion de garçons bien faits, intelligents, bien élevés et instruits.

Le soir, une soirée dramatique eut lieu dans la magnifique salle de l'Institut-Canadien ; il y avait beaucoup de monde. Le *"Fils du Forçat"* y fut joué avec succès par MM. Varin, Marion, Renaud, McGowen, Fréchon, Martin, Hébert, Prendergast, Hurtubise, A. Hébert, et *"Le marquis de Lauzun,"* par MM. Varin, Marion, McGowen, Panneton, Fréchon.

Il y a parmi ces messieurs d'excellents acteurs.

Durant la soirée, M. le chevalier A. Larocque, notre collaborateur, raconta en anglais divers épisodes du régiment des Zouaves. Comme il était tard et que l'auditoire était presque tout français, il abrégéa considérablement son discours qui était très-intéressant. L'excellent orchestre Marrier se distingua comme de coutume.

En somme, soirée agréable, mais un peu longue et pas assez variée.

Le lendemain, dimanche, les Zouaves allèrent en corps entendre la messe à la cathédrale ; ils ont beaucoup admiré le chant et la musique en général, et en particulier le *Salve Regina* chanté par Madame Evanturel, et le *O Salutaris* par Mademoiselle J. Aumond. Comment ne pas admirer de pareilles voix ?

Il y eut aussi un quatuor très-bien chanté par Madame Lapierre, Mademoiselle Aumond et MM. Gourdeau et Gauthier. L'organiste de la cathédrale est, comme on sait, M. le chevalier G. Smith, dont le talent est si bien connu à Montréal, à Québec, partout. Mais il nous pardonnera de dire que nous n'aimons pas sa messe ; malgré tout le mérite de cette composition sous d'autres rapports, nous ne la trouvons pas assez grave et solennelle. Le chœur, sous la direction de M. l'abbé Duhamel, était puissant, mais il y avait là des voix de petits garçons dont les cris agaçaient parfois les nerfs.

Arrivons au banquet donné par les dames d'Ottawa. Rien de plus charmant, de plus délicat sous tous les rapports. On remarquait le cachet de la grâce et du tact que la femme sait mettre partout !

Les plats portaient tous les noms les plus français et les plus catholiques : c'étaient du Chambord, du de Charette, du Allet, du Montcalm, du Chateauguay, du de Lamoricière, etc., etc.

Mgr. Duhamel présidait, ayant à ses côtés M. E. Tassé, nouveau président de l'Union-Allet, M. le Maire Waller, l'hon. M. Scott, M. le chanoine Moreau, le populaire aumônier des Zouaves, M. Prendergast et plusieurs autres.

La première santé, celle de la Reine, ayant été bue, Mgr. Duhamel proposa la santé du Pape. Quelle explosion d'enthousiasme ! Puis M. Scott proposa la santé de l'épiscopat du Canada. Il exprima, dans un langage choisi, les sentiments de respect, d'amour et d'obéissance des catholiques à l'égard de leurs évêques, qu'ils consultent, dit-il, non-seulement dans les choses spirituelles, mais même dans leurs difficultés temporelles.

Mgr. Duhamel improvisa dans le langage correct, mesuré et élevé qui le caractérise, une réponse qui fut fort applaudie. Même quand il n'est pas préparé, Mgr. Duhamel s'exprime très-bien.

La santé du jour, celle des Zouaves, fut portée par M. Joseph Tassé, dont le discours fut digne du sujet et de la circonstance,

ainsi que nos lecteurs pourront en juger en le lisant.

M. E. Tassé fit une réponse courte, mais convenable. M. le zouave Varin, qui avait si bien joué, la veille, le rôle du vieillard Bourdier et celui du marquis de Lauzun, proposa alors, dans les meilleurs termes, la santé suivante : "Nos hôtes d'Ottawa." M. Varin nous a beaucoup plu ; il prononce bien, se possède parfaitement, son langage, son geste, son ton et sa prononciation sont distingués.

M. le Maire Waller répondit assez froidement, et proposa la santé des dames.

Le zouave Renaud y répondit au nom des garçons, et M. Sulte au nom des gens mariés. Ils furent tous deux fort applaudis. M. Sulte, qui a un talent d'improvisation remarquable, fit un discours étincelant d'esprit, un peu trop familier, peut-être, devant un pareil auditoire. Mais les Zouaves sont partis en répétant plusieurs de ses bons mots. Après quelques remarques de M. Prendergast, ex-président, l'un des membres les plus distingués du corps des Zouaves, Mgr. Duhamel annonça que le banquet était fini.

A sept heures et demie, avaient lieu, dans l'église Saint-Joseph, un salut solennel et la consécration des Zouaves au Sacré-Cœur.

Le chœur de Saint-Joseph, dont la réputation est faite, se surpassa, et Madame Gélina ne chanta jamais avec plus de succès. Le sermon, par M. l'abbé Duguay, un ex-zouave, électrisa l'auditoire. Comme M. Tassé, il a su échapper aux banalités qui se disent tous les jours, et profiter des magnifiques discours prononcés sur le même sujet par les premiers orateurs du monde catholique, sans cependant cesser un instant d'exprimer ses propres pensées, d'obéir à ses propres inspirations. M. l'abbé Duguay a sa place marquée parmi nos meilleurs prédicateurs.

Comme les plus belles choses ont une fin, les Zouaves furent obligés de s'en retourner dans leurs foyers malgré les charmes d'Ottawa. Ils partirent, lundi, le 2 juillet, vers cinq heures, et furent escortés jusqu'au bateau par un bon nombre de citoyens. Les Zouaves ont laissé à Ottawa des souvenirs qui dureront longtemps ; ils ont fait honneur au nom catholique et canadien.

L. O. D

DISCOURS DE M. TASSÉ AU DINER DES ZOUAVES

Monseigneur, Messieurs,

Un homme avait rempli la France du bruit de sa renommée. C'était à la fois un grand guerrier, un grand patriote, un grand homme politique, mais avant tout un grand chrétien. Nature noble, chevaleresque, éprise de la gloire, jaloux de l'honneur national, il avait généreusement payé de sa personne en maintes circonstances mémorables. Les sables brûlants de l'Afrique avaient été témoins de son courage, car il était l'un des chefs de cette vaillante armée qui réussit à implanter et à affermir la domination française dans l'Algérie. Il était l'âme aussi de cet intrépide corps de zouaves dont les faits d'armes sont restés légendaires, et qui, aux glorieuses journées de l'Alma et d'Inkermann, méritèrent d'être salués par leurs ennemis eux-mêmes du titre de premiers soldats du monde. Lorsque la révolution de 1848 menaça de bouleverser la France et ensanglanta les rues de sa capitale, on l'avait vu, toujours intrépide, le premier à l'assaut des barricades, mettre son épée à la défense de l'ordre social, exposer sa vie aux balles des émeutiers. Son habileté, son talent d'administration, son patriotisme, lui

méritèrent de prendre part pendant quatre ans à la direction de la France. Mais une nouvelle tourmente passa sur ce pays, et comme tant d'autres il prit le chemin de l'exil, supportant le malheur avec calme et magnanimité, restant fidèle à une cause déçue, à laquelle il croyait liée la grandeur de son pays.

Un jour de l'année 1860, que l'illustre proscrit causait paisiblement avec sa femme et quelques amis dans sa retraite de Prouzel, en Belgique, on lui remet une lettre qui allait avoir une influence décisive sur sa carrière.

Depuis longtemps, vous le savez, l'Italie était activement travaillée par l'idée révolutionnaire ; depuis longtemps le Piémont menaçait de s'emparer des domaines de l'Eglise ; depuis longtemps il menaçait d'entreprendre cette œuvre de spoliation, cette œuvre d'ignominie, cette œuvre criminelle, dont nous voyons aujourd'hui le triste couronnement.

Que va faire le Saint-Père, qui n'a qu'un tronçon d'armée, que des arsenaux vides, qu'un trésor épuisé ? Doit-il résister aux hordes de ces barbares des temps modernes, qui, sans cause, sans provocation, méprisent tous les droits, les principes les plus sacrés, font violence à l'amour des populations pour leur roi—le roi des rois—ou bien va-t-il faire appel à ses enfants dispersés aux quatre coins du monde et leur demander de voler à son secours ? Pie IX jette le cri d'alarme, et à cette voix vénérée, dont l'écho ne vibre jamais en vain dans les cœurs catholiques, des milliers de jeunes gens accourent sur les bords du Tibre pour défendre l'autorité et la liberté du Saint-Siège—qui, suivant le mot de Guizot, sont essentielles au sort de la chrétienté tout entière.

Mais il faut un chef à ces soldats de la vérité, il faut un commandant à cette admirable petite armée, dont les soldats lui viennent de tous les points de l'horizon, de l'occident et du levant, du septentrion et du midi.

Ce chef est tout trouvé. Pourrait-on en choisir un meilleur que le héros de l'Afrique et des barricades de Paris, que celui que l'adversité a grandi dans le respect du monde, que celui dont le bouclier fut toujours—selon cette parole du livre de la Sagesse—la justice et l'honneur ? Pourrait-on choisir un guerrier plus véritablement digne de servir cette grande cause, un guerrier plus véritablement capable de refouler—si cela est possible—les flots de la révolution, plus véritablement digne de s'envelopper, au besoin, dans les plis du drapeau pontifical, que cet homme qu'il me tarde de nommer : Léon-Christophe de Lamoricière—nom illustre entre tous, nom à jamais béni de la catholicité, nom à jamais cher au régiment des zouaves pontificaux dont il fut l'impérissable fondateur ?

Mais reportons-nous au moment où le héros chrétien reçoit ce message solennel du Saint-Père. Surpris d'abord, Lamoricière dit à sa femme et à ses amis : "J'ai besoin de réflexion. Mais c'est là une cause pour laquelle j'aimerais bien à mourir." Après quelques instants de méditation, le guerrier se lève et dit d'une voix nette : "J'irai." Ses anciens compagnons lui font des objections sur les difficultés de l'entreprise, mais, leur répond vivement le général : "Quand le Saint-Père, dans son abandon, demande à un catholique le secours de son bras, on ne refuse pas.—Vous n'avez jamais été vaincu, lui dit l'un d'entre eux, vous le serez !—Que m'importe ? La cause en vaut la peine. Avant tout, un sentiment, ou plutôt un devoir me domine. Je vois un père que le courant emporte ; ce père me tend la main, et j'aurais le cœur d'hésiter ! Non. On me crie : Il vous entraînera dans sa perte.—Eh bien, soit.—On déclarera que vous n'êtes plus Français.—Quant à cela, si on m'enlevait mon titre de citoyen français, le monde catholique tout entier me le rendrait par acclamation !"

Quelque temps après, Lamoricière était à la tête d'une armée formée de soldats peu aguerris, peu disciplinés, dont un grand nombre n'avaient jamais vu le feu. Pour la plupart, c'étaient des héros de vingt ans. Décidés à frapper un grand coup, les Piémontais mirent en campagne une armée énorme, appuyée par une artillerie puissante, puis livrèrent bataille aux troupes pontificales, dont ils étaient dix fois plus nombreux. Après la déroute la plus héroïque que puisse offrir une armée écrasée par des forces supérieures, Lamoricière eut la douleur de voir la victoire lui échapper dans cette désastreuse journée de Castelfidardo, qui a fait mille fois plus honneur aux vaincus qu'aux vainqueurs. Car s'il est des défaites plus glorieuses que des victoires, la défaite de Castelfidardo est une de celles-là. Comme le sang des martyrs—et les soldats de Castelfidardo, une